

Idées

Fukushima, l'autre Tchernobyl

LE MONDE | 18.04.11 | 14h41 • Mis à jour le 19.04.11 | 10h11

Les plus superstitieux d'entre nous n'auront pas manqué d'établir un lien entre la commémoration du quart de siècle de l'accident de Tchernobyl et la survenue, pourtant prévisible, de celui de l'usine de Fukushima-Daiichi. Mais sans doute existe-t-il de meilleures raisons de mettre en perspective ces deux accidents et leurs conséquences, qui comptent désormais parmi les plus graves de l'histoire de la technique moderne.

Depuis le 11 mars, un mouvement de rapprochement entre les deux phénomènes semble traverser les débats, qu'ils soient techniques ou sociétaux, sans pour autant que l'on puisse affirmer : nous sommes face à un nouveau Tchernobyl. L'élévation du classement de l'accident japonais au niveau 7 sur l'échelle des accidents nucléaires, le plus élevé, et dont Tchernobyl constituait l'unique exemple, vient parachever la commensurabilité des deux catastrophes. Nous avons pourtant besoin, pour penser et accueillir un tel événement, de références historiques et culturelles.

Ainsi, ma longue expérience liée à la fréquentation des zones contaminées d'Ukraine et de Biélorussie m'aura permis de mesurer combien les "Tchernobylis" manquent de repères, d'images, de mots... pour donner sens à leur malheur. Tchernobyl a inauguré une catastrophe d'un type tellement inédit qu'elle a laissé l'Etat, les techniciens et les habitants littéralement démunis pour faire face à l'adversité. Tel n'est plus a priori le cas pour Fukushima, dans la mesure où la "bataille de Tchernobyl" a bien eu lieu, où aussi huit millions de personnes continuent à vivre dans des zones officiellement contaminées pour plusieurs centaines d'années encore.

Mais encore faut-il que nous puissions tirer les leçons de la première catastrophe pour appréhender la seconde, pour penser l'incroyable complexité des enjeux sociétaux d'un tel accident sur le long terme, au-delà des aspects pratiques et sanitaires sur lesquels l'essentiel des acteurs se focalisent actuellement. L'exercice auquel nous devons nous livrer consiste à effectuer une plongée dans le monde de Tchernobyl, afin d'en tirer les enseignements susceptibles de nous guider, à Fukushima bien entendu, mais aussi partout où subsiste le danger atomique.

Toute catastrophe, au sens grec du terme de "renversement" ou "retournement", fait émerger la question du sens : à la fois signification et direction. C'est un désastre comparable à celui qu'a connu le Japon qui avait, en 1755, transformé la destruction de Lisbonne par un tremblement de terre (assorti, lui aussi, d'un tsunami et d'un incendie) en un véritable "séisme des idées" faisant entrer l'Europe dans la modernité philosophique.

L'abandon fait au "meilleur des mondes voulu par Dieu" cher à Leibniz nous plaçait, pour Rousseau, face à nos responsabilités : "Convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul", répondit ce dernier à Voltaire, adepte de la Providence, ouvrant ainsi sur une lecture rationaliste du danger. Les désastres de Tchernobyl et de Fukushima ne nous invitent-ils pas à leur tour à devoir abandonner ce meilleur des mondes dans lequel l'homme, faute de remettre son destin entre les mains de Dieu, l'aura entièrement confié à la technique ?

Car après tout, le monde qui s'écroule avec Fukushima n'est plus le modèle soviétique auquel on a trop souvent renvoyé Tchernobyl, contribuant à enfermer l'événement dans un passé et un ailleurs mythiques, et nous privant ainsi d'en percevoir l'écho, mais bien celui du modèle occidental et libéral, celui des centrales "avec enceintes de confinement" bénéficiant des techniques de construction et de gestion que nous jugeons les plus sûres.

Associer, au sens de "comprendre ensemble", Tchernobyl et Fukushima, c'est accepter de reconnaître la présente faillite de notre projet technique, dont le nucléaire représente, avec les biotechnologies à présent, le fondement prométhéen. Si la catastrophe de Tchernobyl a pu être "étouffée" sous la pression du lobby nucléaire, et avec elle, le cri des habitants des zones contaminées, il en va tout autrement de l'histoire japonaise, à laquelle nous sommes tentés de nous identifier, si l'on en juge par la manière dont nous avons pris ce pays comme modèle depuis une trentaine d'années.

Rappelons que Tchernobyl n'est pas un accident fortuit, mais une expérimentation programmée hors de toutes conditions de sécurité requises et même des règles élémentaires de la prudence ; qu'un million de personnes ont été mobilisées pour en "liquider" les conséquences, sans succès ; qu'il précipita l'effondrement de l'Union soviétique, et qu'il est

impossible, enfin, d'en dresser un bilan sanitaire réaliste, faute d'avoir jamais réuni les conditions nécessaires à la production de données épidémiologiques. Nous nous contenterons donc de synthétiser les grandes lignes d'une heuristique de l'héritage de Tchernobyl, qui ne fut comme d'autres précédé d'aucun testament, et qui a, à son tour, ouvert une "brèche entre le passé et le futur", selon la formule d'Hannah Arendt.

Pour celles et ceux qui auront déjà la mémoire de Tchernobyl, il est vrai que le déroulement de l'histoire de l'accident de Fukushima, et surtout de son traitement, aura un air de "déjà-vu". Déjà vue, l'explosion (certes plus modérée au Japon) d'un bâtiment destiné, tel un sarcophage, à ne jamais permettre aucun échange entre ce qu'il renferme et le monde des vivants ; déjà vus, les "liquidateurs" affairés à tenter de maîtriser le monstre technique accidenté, et exposés à des doses à peine imaginables avant l'accident (des travailleurs japonais ont été brûlés au troisième degré en quelques minutes) ; déjà vue, la valse des hélicoptères tentant désespérément de refroidir le(s) réacteur(s) accidentés. Mais que l'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas une nouvelle histoire qui commence, mais bien celle de Tchernobyl qui se poursuit. Voici donc ce que nous enseigne cette mémoire du futur.

Premièrement, ce que m'ont appris les survivants de Tchernobyl est qu'il n'existe aucun "retour à la normale" possible après une pollution nucléaire de grande ampleur. La contamination dessine une nouvelle géographie imaginaire, traçant au gré des vents et des pluies des "zones" radioactives impropres à la vie humaine, dont le cinéaste russe visionnaire Andreï Tarkovski avait su, dans son film *Stalker* (1974), saisir la véritable nature : la nouvelle techno-nature contaminée, en tous points identique à celle qui lui préexistait, s'est dotée de nouvelles règles du jeu dont le non-respect entraîne fatalement la mort, à plus ou moins brève échéance.

Que faire alors lorsqu'on ne peut pas fuir, lorsqu'il n'y a pas d'ailleurs où aller chercher refuge ? C'est la deuxième leçon de Tchernobyl, celle que devront apprendre les actuels habitants des futures zones contaminées du Japon : lorsqu'aucun moyen, technique ou psychique, ne permet d'échapper à la condition humaine qui consiste à devoir durablement habiter des territoires durablement contaminés, seul le déni de réalité permet d'affronter plus ou moins sereinement l'avenir.

Le physicien biélorusse Vassili Nesterenko avait observé, dans les dix années qui suivirent l'accident, une remontée des doses individuelles mesurées sur les habitants des zones contaminées, alors qu'elles auraient dû naturellement sensiblement décroître. Cela signifiait qu'après avoir géré le stress de la phase dite accidentelle, celle dans laquelle nous nous trouvons encore à Fukushima, l'idée d'un retour possible à la normale l'avait emporté sur l'inacceptable réalité, et que les populations ont repris leurs habitudes de vie antérieure à l'accident.

Tchernobyl et désormais Fukushima inaugurent des catastrophes d'un type nouveau, jamais expérimenté par l'homme, en ce qu'elles se déploient dans la longue durée et s'amplifient avec la vie biologique qu'elles dévorent. Elles conditionnent la vie biologique, et donc la vie sociale et psychique, de générations d'individus qui ne sont pas encore nés, mais dont l'existence future est déjà colonisée par l'atome.

Contrairement au tsunami, qui représente encore à nos yeux un modèle de catastrophe, au point que ce terme, qui se dit "shoah" en hébreu, fut choisi pour désigner la plus grande catastrophe morale de l'histoire humaine, il n'y aura pas d'après-Fukushima, ou il n'y aura qu'un après-Fukushima, ce qui revient au même. En ce sens, cette catastrophe dont nous assistons aux prémices (le plutonium déversé dans l'océan a une durée de vie qui se compte en milliers d'années) n'a rien à voir non plus avec celles, également nucléaires, d'Hiroshima et de Nagasaki, en ce que ces dernières relevaient d'un "état d'exception" propre aux guerres modernes : la suspension du régime de droit ordinaire y permettait de tuer sans commettre de crime.

Avec Tchernobyl et Fukushima, nous avons affaire à des installations industrielles "ordinaires", destinées à accroître le bien-être social global - c'est du moins le discours qui servit de justification à leur promotion. C'est pourquoi ces événements nous invitent à questionner nos choix de société, nos choix technologiques et énergétiques, en bref, notre modèle de société. Songeons enfin au fait que si, à chaque fois qu'un désastre se produit, le produit national brut (PNB) et donc la croissance augmentent proportionnellement, ce qui est déjà problématique en soi, une telle "aubaine économique" n'est pas offerte par une catastrophe nucléaire. Un territoire contaminé, qu'il soit zone agricole, ressource piscicole ou, pire, zone urbaine, constituera une perte sèche dont la valeur doit être rapportée à la durée pendant laquelle tout usage en est interdit.

Une telle contrainte n'est, à vrai dire, pas supportable économiquement, ni par une économie collectiviste ni par un régime libéral. C'est la raison pour laquelle le nucléaire est inassurable, sauf par la société tout entière. C'est aussi la raison pour laquelle la "réhabilitation" des zones d'exclusion de Tchernobyl a simplement consisté à déplacer les limites de la zone interdite pour rendre à nouveau cultivables champs et prairies contaminés. C'est enfin la raison pour laquelle il n'y aura pas d'évacuation durable des zones contaminées de Fukushima.

Coresponsable du pôle interdisciplinaire Risques de la MRSH/CNRS de l'université de Caen, il est également coresponsable de l'équipe Enjeux technologiques et environnementaux au Centre d'études et de recherches sur les risques et les vulnérabilités (CERReV). Il est notamment le coauteur du "Dictionnaire des risques" (Armand Colin, 2007).
Frédéric Lemarchand, sociologue